

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [6] (1903)

Heft: 49

Artikel: L'amour de l'actrice

Autor: Kervall, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et, pour les distinguer aux dernières lueurs du feu, elle ajusta encore ses lunettes, puis elle prononça, montrant l'un : « Ça, c'est la mort de Victor ». Montrant l'autre, elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête : « Ça, c'est leur nom pour qu'on écrive chez eux ». Elle tendit tranquillement la feuille blanche à l'officier, et elle reprit :

— Vous écrirez comment c'est arrivé, et vous direz à leurs parents que c'est moi qui ai fait ça, Victoire Simon, la Sauvage ! N'oubliez pas.

L'officier criait des ordres en allemand. On la saisit, on la jeta contre les murs encore chauds de son logis. Puis douze hommes se rangèrent vivement en face d'elle, à vingt mètres. Elle ne bougeait point. Elle avait compris ; elle attendait.

Un ordre retentit, qu'une longue détonation suivit aussitôt. Un coup attardé partit tout seul, après les autres.

La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et dans sa main crispée elle tenait sa lettre baignée de sang.

Moi, je pensais aux mères des quatre doux garçons brûlés là-dedans, et à l'héroïsme atroce de cette autre mère, fusillée contre ce mur.

Et je ramassai une petite pierre, encore noircie par le feu.

GUY DE MAUPASSANT.



L'amour de l'actrice

Tous auraient voulu savoir d'elle plus de choses qu'elle n'en livrait au public depuis un mois que sa troupe était à Clermont-Ferrand.

Ce n'était pas facile.

Chaque jour elle montait sur les planches avec le même sourire triste, avec la même mélancolie résignée, et elle jouait, luttant parfois contre une lassitude accablante, d'autres fois nerveuse et mettant dans sa diction, dans ses gestes, dans tout elle-même, une ardeur fébrile qui électrisait la salle.

Les propos médisants ne manquaient pas, et, quand elle était sur les planches, les sourires équivoques ne quittaient pas ses yeux. Il fallait la suivre pour voir si son regard ne trahirait pas un secret que les lèvres taisaient.

Rien.

Elle regardait tout le monde et paraissait ne voir personne.

Plusieurs crurent découvrir dans la petite femme de vingt-deux ans et sous l'assurance de l'habitude, l'âme inclinée au rêve, à l'enthousiasme, à la tristesse : les bouquets plurent sur la scène.

D'un geste plein de grâce, avec un sourire spirituellement mélancolique, elle remerciait : ses yeux s'embaient de larmes et quand elle murmura : « merci !... merci !... » il y avait dans sa voix défaillante tant d'exquises douceurs que la salle frissonnait sous les bravos frénétiques.

Même jeu, mêmes ovations, trois fois par semaine, pendant un mois...

Les habitués du théâtre étaient disposés à tout pour savoir qui était la jeune actrice.

Plusieurs montèrent la garde à l'heure de la sortie. Ils voulaient la suivre et connaître son logement.

En vain.

La comédienne se dérobait à la foule par une porte secrète.

Interrogé, le directeur refusa de jeter au public ce qui concernait son élève.

Les paris s'engagèrent : on saurait, envers et contre tout !

Une sorte de gêne parut s'emparer de l'actrice ; les poursuites curieuses qu'elle devinait mettaient mal à l'aise cette âme inexplicable, et quand elle arrivait, couverte d'applaudissements, on la voyait pâlir et dans son oeil se fondait une sorte de crainte troublée.

Cela durait une seconde.

Une volonté ferme chassait l'indécision de la minute d'avant et sa voix s'élevait dans un silence impressionnant.

Le public est terriblement exigeant.

Il la voulut dans les entr'actes, seule, dans un monologue, ou n'importe quoi.

A moins d'exciter la ville contre une troupe entière, le directeur dut accéder.

Marie-Rose parut.

Elle-même avait écrit, en vers, un récit simple, touchant, qui répondait à son état d'âme. La comédienne y mit tant de cœur qu'elle pleura de vraies larmes en scandant la finale suppliante :

« Oh ! Dieu, à moi la douleur, mais à lui la joie ! »

Electrisée, la foule jeta des fleurs, et, parmi les fleurs, des bijoux.

Un, plus intrigant, peut-être plus épris que d'autres, jura de savoir, par n'importe quel moyen, quelque chose de sa vie. Avec deux complices, qu'il posta à chaque issue du théâtre, le soir même il apprenait qu'elle demeurait rue Fontgiève.

Cette femme ne marche pas, elle vole... quelqu'un l'attend sûrement dans son logis, lui dit-on.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter un sentiment follement jaloux qui naissait.

Le lendemain, de bonne heure, l'admirateur de Marie-Rose était aux aguets devant la maison habitée par l'actrice.

Sans fard, vêtue d'un costume brun, avec un grand chapeau noir qui auréolait sa tête, à dix heures, l'apparition sortit tenant dans ses mains gantées deux des bouquets qu'on lui avait offerts dont un : le sien.

Le cœur de l'homme battit. Où portait-elle ces fleurs ?

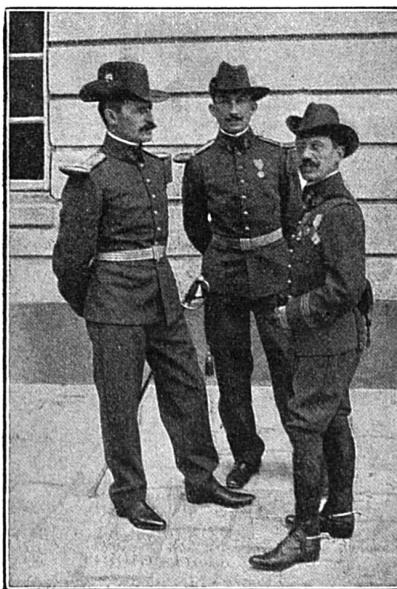
Il la suivit.

Elle traversa la place de Jaude, prit la rue Neuve, jeta une lettre à la poste, monta la place d'Espagne et arriva dans le vieux quartier du Port, à l'église de Notre-Dame.

L'homme eut une hésitation.

(A suivre)

Jean KERVALL.



Officiers français dans leur nouvel uniforme